



HAL
open science

Le langage et l'individuel selon Jean-Claude Pariente et Jules Vuillemin

Baptiste Mèlès

► **To cite this version:**

Baptiste Mèlès. Le langage et l'individuel selon Jean-Claude Pariente et Jules Vuillemin. Approche de l'individuel : hommage à Jean-Claude Pariente, Frédéric Worms, Dec 2014, Paris, France. halshs-03850874

HAL Id: halshs-03850874

<https://shs.hal.science/halshs-03850874>

Submitted on 14 Nov 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le langage et l'individuel selon Jean-Claude Pariente et Jules Vuillemin

Baptiste Mèlès

Cher Jean-Claude Pariente, les interrogations qui vous seront ici soumises portent sur le rapport entre *Le Langage et l'individuel*¹ et la classification des formes de prédication par Jules Vuillemin. Cet auteur, que vous remerciez dans votre ouvrage, vous a fait venir comme maître-assistant à Clermont-Ferrand en 1962, année où il part pour le Collège de France.

1 Lectures mutuelles

Vuillemin a manifestement lu de près *Le Langage et l'individuel*, si l'on en croit la douzaine de marque-pages qu'il a insérés dans son exemplaire personnel, conservé dans le fonds Jules-Vuillemin des Archives Henri-Poincaré à Nancy².

Ces signets marquent des passages proches des préoccupations intellectuelles dont témoignent ses propres livres, articles et cours. Ils se trouvent ainsi — l'énumération me paraît significative — p. 24–25, sur le calcul infinitésimal selon Bergson ; p. 54–55, sur la formulation logique de l'individualisation ; p. 60–61, sur les noms propres chez Russell ; p. 66–67, sur l'élimination des termes singuliers en logique ; p. 80–81, sur le nom propre comme forme vide, ou « quasi-vide », de la différence ; p. 88–89, sur le fait que l'occurrence de l'indicateur (ou déictique) soit elle-même prise comme un événement du monde ; p. 98–99, sur le fait que l'élimination des indicateurs ne vaille que pour le langage logique ; p. 104–105, sur le fait que l'individualisation par l'indicateur permette ensuite la prédication ; p. 116–117, sur les descriptions définies ; p. 156–157, sur le concept scientifique et ses opérateurs d'individualisation ; p. 178–179, sur la comparaison des mathématiques et des sciences humaines ; p. 236–237, sur les deux usages du nom propre « Rome », et p. 282–283, où le même exemple est repris. Le livre n'est pas annoté, à l'exception d'un point d'exclamation p. 156 et de deux points d'interrogation p. 178 et 179. Les signets sont donc équitablement

1. Jean-Claude Pariente, *Le Langage et l'individuel*, Paris, Armand Colin, 1973.

2. Laboratoire d'Histoire des Sciences et de Philosophie – Archives Henri-Poincaré (UMR 7117), 91 avenue de la Libération, 54000 Nancy. À la demande des ayant-droit, tout scientifique justifiant son intérêt peut consulter les archives Jules-Vuillemin sur place.

répartis sur l'ensemble des chapitres de l'ouvrage — à l'exception notable du chapitre 7, « Systèmes et modèles », qui puise ses exemples dans la psychanalyse, une discipline dont Vuillemin n'aurait probablement jamais tenu le langage pour un « langage de connaissance ».

Si Vuillemin a attentivement lu *Le Langage et l'individuel*, vous êtes un lecteur tout aussi scrupuleux de ses propres écrits. Votre article « Sur Jules Vuillemin (1920–2001) »³ témoigne d'une compréhension longuement mûrie, d'une connaissance des détails aussi bien que des grandes continuités de l'œuvre de Vuillemin, sur lesquelles nous reviendrons. Mais puisque vous connaissez de près *Nécessité ou contingence*⁴, j'aimerais vous interroger sur les rapports entre *Le Langage et l'individuel* et cet ouvrage, qui lui est de dix ans ultérieur.

2 Les formes de prédication comme rapports entre le langage et l'individuel

Dans l'article de 1984 « Les formes fondamentales de la prédication : un essai de classification »⁵, comme dans *Nécessité ou contingence* puis dans *What are philosophical systems ?*⁶, Vuillemin décrit ce qu'il appelle « formes de prédication » et même occasionnellement « catégories » comme les modes primitifs selon lesquels le langage peut s'appliquer au monde. C'est un texte que vous décrivez par le menu dans « Sur Jules Vuillemin », et l'on comprend aisément pourquoi : chacune des formes de prédication décrit un rapport propre entre le langage et l'individuel.

Prenons en effet la première forme de prédication, la prédication pure. C'est celle qui subsume un concept sous un autre, comme dans l'énoncé « *humanitas virtus* ». L'inclusion, purement conceptuelle, ne dépend pas plus qu'elle ne dérive d'un passage en revue exhaustif des individus concernés : l'individuel, vu ici simplement comme occurrence de l'universel, n'est affecté que par participation. Dire « l'humilité est une vertu » n'est pas simplement dire que toute preuve particulière d'humilité est aussi un témoignage de vertu : c'est affirmer qu'avant même toute instantiation, il est déjà compris dans l'idée d'humilité qu'il s'agit d'une vertu. C'est subsumer un universel sous un universel. Syntactiquement, l'expression la plus pure de cette forme de prédication est la phrase nominale, qui fait silence sur le temps et le mode

3. Jean-Claude Pariente, « Sur Jules Vuillemin (1920–2001) », *Revue d'Auvergne*, vol. 580–581, 2006, p. 133–157.

4. Jules Vuillemin, *Nécessité ou contingence. L'aporie de Diodore et les systèmes philosophiques*, Paris, Minuit, 1984.

5. Jules Vuillemin, « Les formes fondamentales de la prédication : un essai de classification », *Cahier du groupe de recherche sur la philosophie et le langage*, n° 4, Université de Grenoble, 1984, p. 9–30.

6. Jules Vuillemin, *What are Philosophical Systems ?*, Cambridge, Cambridge University Press, 1986.

du verbe, et donne à l'énoncé une forme d'éternité.

La prédication pure pose de toute évidence un certain rapport entre le langage et l'individuel, dont vous vous efforcez de réduire la part. Elle suppose une opposition entre l'universel et l'individuel, qui n'en serait qu'un cas de figure. L'individuel est ici l'extraconceptuel : il se tient en face du concept, et indépendamment de lui. Ce qui s'en rapproche le plus est ce que vous appelez « système » dans les chapitres 6–8 et qui s'exprime par exemple dans la psychanalyse de Jung : l'individu vaut comme représentant de l'inconscient collectif de l'humanité. L'interprétation du rêve trouve son terme quand on l'a rapporté non pas à la vie du rêveur, mais à l'inconscient de l'humanité dont il participe : telle est l'« utilité classificatoire de l'interprétation [du rêve] » (p. 195).

À l'inverse, les autres formes de prédication que distingue Vuillemin sont toutes de participation : elles rejettent toute transcendance du concept sur l'individuel. Vuillemin en distingue à nouveau deux types : la série indicative et la série réflexive. La différence tient au fait que la première, contrairement à la seconde, ne fasse pas intervenir l'activité subjective.

À l'intérieur de la série indicative, Vuillemin distingue d'abord la prédication substantielle. Elle dénote ce que l'individu demeure dans le temps ; par exemple, « Jupiter est une étoile ». La prédication accidentelle relève au contraire les propriétés variables, telles que la position de Jupiter par rapport à la Terre. Ces deux formes de prédication vont de pair, à une hiérarchisation près. Quand la première domine la seconde, on désigne l'individu comme ce qui perdure dans le temps : syntaxiquement, cette forme de prédication s'exprime dans le nom propre. Le nom propre est précisément le premier « opérateur d'individualisation » que vous identifiez, et dont vous analysez le fonctionnement au chapitre 3. Dans l'autre hiérarchisation, on désigne ce qui change dans le temps, et on définit l'individu comme porteur de propriétés variables : « Socrate court ». On retrouve ici votre présentation de l'individuel comme la limite du concept, en particulier dans les descriptions (chapitre 5), qui permettent de connaître l'individu par convergence au moyen de concepts, typiquement sur le mode de l'orientation dans une classification.

Dans la série indicative encore, on peut éviter toute idée de substance en individualisant l'objet par localisation. C'est ce que Vuillemin appelle la prédication circonstancielle, et qui repose essentiellement sur des déictiques, que vous appelez « indicateurs » : « ici », « je », etc. L'usage du « je » n'implique pas qu'intervienne ici la subjectivité du locuteur. Quand on lit sur un plan « Vous êtes ici », on ne répond pas, comme le Chat de Geluck, « les nouvelles vont vite » : on sait que la vérité de l'énoncé dépend du seul emplacement du panneau, qui sert d'origine pour un système de coordonnées, avec un « ici » qui ne bougera pas, et un « vous » qui ne peut être destinataire du message que s'il ne se tient guère loin d'« ici ». Vous proposez une analyse détaillée des déictiques comme « opérateurs d'individualisation » au chapitre 4.

Dans le langage ordinaire, selon *Le Langage et l'individuel*, les trois principaux moyens d'individualisation sont les noms propres, les indicateurs et les descriptions. Vous groupez les deux premiers comme opérateurs d'individualisation, le troisième procédé venant d'une convergence par concepts mêmes. Or c'est également ce que fait Vuillemin dans sa classification des formes de prédication, qui rassemble prédication substantielle élémentaire (celle des noms propres) et prédication circonstancielle (celle des indicateurs). Dans la classification des systèmes philosophiques, ces deux formes de prédication donneront respectivement naissance aux deux sortes de nominalisme, celui des choses et celui des événements.

Dans la série réflexive, la subjectivité joue au contraire un rôle essentiel : il n'est plus question de propositions, mais de jugements.

Vuillemin décrit d'abord le jugement de méthode, qui donne les règles de construction d'un objet. Par exemple, quand je dis « soit un triangle ABC rectangle en B... », j'invite le destinataire du message à reconstruire ce triangle par lui-même. Le triangle qu'il construira sera à chaque fois particulier, avec certaines proportions arbitraires. Mais ce particulier sera symbole d'un universel, car ce que l'on prouvera sur lui sera valable pour tout triangle construit selon les mêmes règles. Cet individu qui a valeur d'universel, c'est ce que vous appelez modèle à partir du chapitre 6. Le Léonard de Freud ne vaut pas tant par son individualité historique que comme représentant, non de la classe de tous les hommes, mais de celle de tous les léonards ; pour connaître le triangle en soi, rien ne vaut un triangle quelconque.

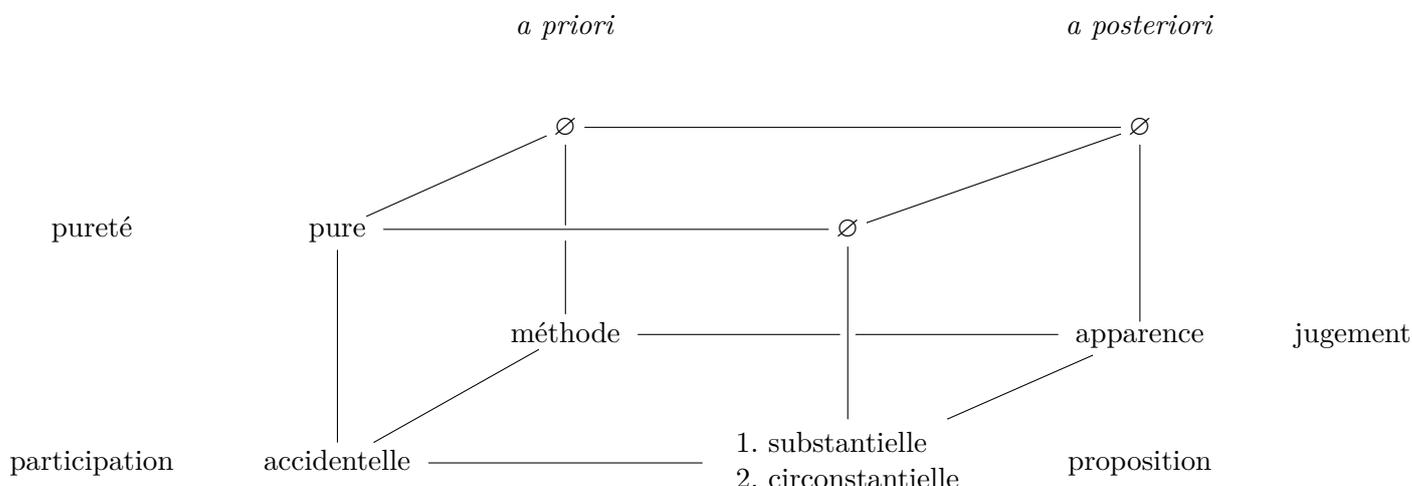
Ainsi, à chacun des rapports que vous esquissez entre le langage et l'individuel correspond chez Jules Vuillemin une forme de prédication. La réciproque n'est peut-être pas vraie, dans la mesure où *Le Langage et l'individuel* ne semble pas voir dans le « jugement d'apparence » une forme spécifique de rapport entre le langage et l'individuel. Y a-t-il une raison à cela ?

3 Le système des rapports

Reste enfin à comparer les constructions d'ensemble respectives de ces deux classifications des rapports entre le langage et l'individuel.

On peut engendrer la classification vuilleminienne des formes de prédication par la combinaison de trois critères : le caractère pur ou participatif, le caractère objectif ou subjectif, et le caractère *a priori* ou *a posteriori* des énoncés⁷. Toutes ces formes s'inscrivent donc dans un tableau à trois dimensions.

7. Baptiste Mèlès, « La classification cubique des systèmes philosophiques par Jules Vuillemin », *Les Études philosophiques*, 2015, n° 1, p. 51-64. Le dernier critère distingue le conceptualisme du nominalisme d'une part, l'intuitionnisme du scepticisme de l'autre.



Vuillemin donne à sa classification diverses formes globalement arborescentes, qui sont toutes réunies dans le présent cube. Ce qui me surprend dans *Le Langage et l'individuel*, c'est que l'on peut y reconnaître en extension presque toutes les formes de prédication de Vuillemin — à l'exception du jugement d'apparence, que Vuillemin a intégré en dernier à sa classification —, alors même qu'en compréhension la structure est totalement différente.

Chez vous, la distinction principale n'est en effet pas celle des propositions et des jugements ni celle des énoncés purs et des énoncés de participation, mais celle du langage ordinaire et du langage de connaissance. Du premier relèvent les noms propres au chapitre 3, les indicateurs ou déictiques au chapitre 4, les descriptions au chapitre 5, c'est-à-dire tout ce qui chez Vuillemin correspond aux « propositions de participation », représentée sur notre cube par l'arête inférieure de la face avant, et où l'individualisation par noms propres est, comme chez vous, groupée avec l'individualisation par déictiques. Du second langage relèvent le système et le modèle, autrement dit les rapports entre langage et individuel qui, n'appartenant pas à cette arête, rapportent l'individuel soit à des universaux soit à des règles de construction.

Je serais curieux de savoir si vous avez échangé avec Vuillemin sur ces questions. Dans la conclusion du *Dieu d'Anselme*⁸, Vuillemin esquissait une classification des systèmes philosophiques, que l'on peut voir rétrospectivement comme le passage au quotient de sa classification finale, écrasée sur sa face avant. Il recourait alors au vocabulaire logique pour définir les deux critères permettant de distinguer les systèmes : usage ou non de l'imprédictivité (c'est-à-dire de la possibilité de définir un ensemble en évoquant cet ensemble même à l'intérieur de la définition), possibilité ou non d'une quantification sur les ensembles. L'une des quatre combinaisons engendrée par

8. Jules Vuillemin, *Le Dieu d'Anselme et les apparences de la raison*, Paris, Aubier, 1971, p. 137.

ces deux critères étant contradictoire, celle de l'imprédicativité sans quantification sur les ensembles, Vuillemin peut alors distinguer trois classes de systèmes : réalisme, conceptualisme et nominalisme.

Mais dix ans plus tard — et ce sont les dix ans pendant lesquels vous publiez *Le Langage et l'individuel* — Vuillemin a renoncé à ce vocabulaire logique : c'est désormais dans les formes du langage naturel qu'il trouve les principes de sa classification. La prédication pure a remplacé l'imprédicativité, l'aprioricité a remplacé la quantification sur les ensembles. Or, dans le chapitre 3 de votre ouvrage, vous proposez précisément d'écarter la logique au profit du langage ordinaire. En savez-vous plus sur les transformations qui eurent lieu à ce moment-là dans la pensée de Vuillemin, et avez-vous eu l'occasion de débattre de ces questions avec lui ?

4 Conclusion

Avant de conclure, je vous ai apporté un cadeau typiquement clermontois. Dans votre texte « Sur Jules Vuillemin », vous proposez de voir toute l'œuvre de Vuillemin comme le prolongement du programme de « critique générale de la raison pure » annoncé dans la *Philosophie de l'algèbre*⁹. C'est une continuité sur laquelle peu de commentateurs, parmi lesquels Élisabeth Schwartz¹⁰, ont insisté. Vous proposez de voir *Le Dieu d'Anselme* et *Nécessité ou contingence* comme la réalisation de ce programme.

J'aimerais à ce propos vous lire un texte inédit, tiré de la *Philosophie de l'algèbre II*, qui est conservée dans le fonds Jules-Vuillemin à Nancy. Le manuscrit se termine par un §71 intitulé « Programme philosophique », dont les derniers mots déterminent le cours que doit désormais suivre la critique générale de la raison pure, dans le prolongement explicite du premier tome de l'ouvrage :

Quatre problèmes propres à éclairer la philosophie de la connaissance pure se posent donc à nous. Quels sont les Éléments d'une Logique philosophique ? Quelle est la nature de l'idée de Dieu ? Pouvons-nous classer, en vertu de principes formels, les divers systèmes philosophiques ? Quelle est la signification de la Logique, à son origine, dans la philosophie grecque ?

On comprend rétrospectivement, en lisant ces quatre questions, que Vuillemin possédait, dès l'époque de la *Philosophie de l'algèbre*, le plan de ses travaux futurs : les *Leçons sur la première philosophie de Russell* (1968),

9. Jules Vuillemin, *Philosophie de l'algèbre I. Recherches sur quelques concepts et méthodes de l'Algèbre moderne*, Paris, Presses universitaires de France, 1962.

10. « Histoire des mathématiques et histoire de la philosophie chez Jules Vuillemin », in *Philosophie des mathématiques et théorie de la connaissance. L'Œuvre de Jules Vuillemin*, éd. par Roshdi Rashed et Pierre Pellegrin, Paris, Albert Blanchard, Sciences dans l'histoire, 2005.

le *Dieu d'Anselme* (1971), *Nécessité ou contingence* (1984) et *La Logique et le monde sensible* (1971). Sans doute est-ce le privilège de l'amitié que de permettre de voir ce que les autres n'arrivent pas à lire.